

WEIL CRITIQUE DU MARXISME : LEÇONS POUR REPENSER L'ORGANISATION DU TRAVAIL

Christine Noël-Lemaître, Renato Di Ruzza

Presses Universitaires de France | « [Actuel Marx](#) »

2014/2 n° 56 | pages 133 à 146

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130628644

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2014-2-page-133.htm>

!Pour citer cet article :

Christine Noël-Lemaître, Renato Di Ruzza, « Weil critique du marxisme : leçons pour repenser l'organisation du travail », *Actuel Marx* 2014/2 (n° 56), p. 133-146.

DOI 10.3917/amx.056.0133

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

WEIL CRITIQUE DU MARXISME : LEÇONS POUR REPENSER L'ORGANISATION DU TRAVAIL

Par Christine NOËL LEMAITRE et Renato Di RUZZA

Tant de choses ont été écrites sur les rapports que Simone Weil entretenait avec Karl Marx et les marxismes¹ qu'il pourrait sembler inutile ou présomptueux d'ajouter quelques lignes à ce riche patrimoine². Cependant, l'actualité nous y incite : au moment où tous les acteurs de la vie économique et sociale s'interrogent sur la nature du travail, sur son organisation, sur les atteintes à la santé physique et mentale qu'il engendre, au moment où des alternatives commencent à se faire jour, où les partenaires sociaux s'inquiètent des dérives constatées, il peut être utile de faire un retour sur ce patrimoine en vue d'en tirer quelques enseignements pertinents.

Une lecture rapide de Weil pourrait conduire à penser que les réflexions qu'elle consacre au travail et à son organisation sont périmées, parce qu'elles se nourrissent pour l'essentiel d'une analyse du travail d'usine, lequel ne constitue plus la forme dominante du travail. Il est incontestable que le monde du travail tel que nous le connaissons aujourd'hui n'est plus, à bien des égards, le monde du travail tel que Weil l'a vécu et éprouvé. L'ouvrier de l'industrie a cessé d'être la figure représentative de la condition salariale et les théories managériales ont remis en débat le modèle productif taylorien, tel qu'il fut fustigé par Weil et bien d'autres à sa suite³. Dès lors, quelle peut être la pertinence d'un recours à Weil pour comprendre le travail et son organisation actuelle ? Si la société a évolué depuis les écrits de Weil, ceux-ci conservent une étonnante actualité non seulement sur le plan politique et social, mais également sur le plan épistémologique. Certes, les nouveaux modes de gouvernement du travail

—
133
—

1. Il convient de distinguer les deux : nous savons que Weil a lu Marx même si nous ne savons pas ce qu'elle a exactement lu, autrement qu'à travers les références qu'elle donne dans ses écrits ; mais nous ne pouvons en même temps ignorer que les marxismes « en vigueur » dans les années 1920 et 1930, essentiellement portés par les mouvements ouvriers (partis et syndicats) et par les dirigeants de l'Union soviétique, ont simplifié, pour ne pas dire plus la pensée de Marx, pour la faire correspondre aux exigences politiques de l'époque, et que c'est aussi à ces marxismes que s'adresse Weil.

2. Se reporter notamment à Chenavier Robert, *Simone Weil, une philosophie du travail*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2001 ; Chenavier Robert, « Simone Weil. Philosophe du travail », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n° 244, 2007, pp. 31-42 ; Dommenge Thomas, « Simone Weil : le marxisme hors de soi », *Les études philosophiques*, n° 82, 2007, pp. 207-222 ; McLellan David, « Simone Weil critique du marxisme », in F. De Lussy (dir.), *Simone Weil, sagesse et grâce violente*, Paris, Bayard, 2009, pp. 65-84 ; Abosch Heinz, « La Critique du marxisme par Simone Weil », *Cahiers Simone Weil*, vol. 8, n° 2, 1985, pp. 151-163.

3. Citons Friedmann Georges, *Problèmes humains du machinisme industriel*, Paris, Gallimard, 1946 ; Friedmann Georges, *Le Travail en miettes*, Paris, Gallimard, 1956 ; Canguilhem Georges, « Normes et milieu de l'homme au travail », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1947, pp. 107-132 pour ne mentionner que deux noms.

mettent l'accent sur la participation des salariés, et le développement des services suscite des interrogations sur la pertinence du modèle productif taylorien⁴. Mais l'organisation du travail concrète demeure aujourd'hui encore une boîte noire sur laquelle la majorité des salariés n'ont aucune prise. Le taylorisme et ses postulats de base demeurent au fondement de la politique du travail telle qu'elle est définie et appliquée de nos jours en France. Si le projet d'organiser scientifiquement le travail s'est modifié dans sa forme en se raffinant, il n'est pas moins destructeur qu'à l'époque de Weil. Pour Alain Supiot,

la volonté d'étendre à la société tout entière ce que l'on imagine être une organisation scientifique du travail n'a nullement disparu de nos jours. Elle a seulement changé de forme. Son modèle n'est plus celui des lois de la physique classique, mais celui des algorithmes de la cybernétique⁵.

—
134
—

En effet, les acteurs politiques dans leur ensemble et les forces de gauche en particulier ont « adhéré à l'idéologie de la rationalisation industrielle et de l'organisation scientifique du travail⁶ » (p. 1154) en acceptant que la justice sociale ne concerne pas le contenu du travail en lui-même ou son organisation, considérée comme politiquement neutre, mais uniquement les contreparties en temps et en argent offertes aux salariés en échange de leur subordination absolue à la cadence de l'horloge et à l'emprise des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Le « compromis fordiste » dénoncé par Bruno Trentin⁷ implique de se contenter de compenser financièrement les conséquences d'une aliénation au travail considérée comme inévitable dans son principe. Il s'agirait en quelque sorte de tolérer l'aliénation en limitant l'exploitation des salariés. Trentin montre bien comment, concernant le travail, tout au long du xx^e siècle, la pensée du mouvement ouvrier et de la gauche syndicale et politique a adhéré implicitement ou explicitement aux idéologies rationalisatrices dont Taylor est la figure emblématique, et que cette allégeance intellectuelle est au fondement de sa disjonction d'avec les travailleurs. Et il n'est pas étonnant qu'il incite à réévaluer la critique de l'oppression au travail par Weil.

Ces éléments confirment l'actualité et la pertinence des mises en garde formulées par Weil. Elle voit dans le travail une activité par laquelle

4. On peut trouver une discussion sur ces thèmes dans Bouchut Yves, Di Ruzza Renato, *Les Mutations du travail en question ; modèles et systèmes productifs*, Montreuil, Iseres-VO éditions, 1998 ou dans Di Ruzza Renato, Franciosi Colette, « La Prescription du travail dans les centres d'appel téléphoniques », *Revue de l'Ires*, 2003/3, n° 43, pp. 3-14.

5. Supiot Alain, « Fragments d'une politique législative du travail », *Droit social*, n° 12, 2011, p. 1154.

6. *Ibidem*, p.1154.

7. Trentin Bruno, *La Cité du travail*, Paris, Fayard, 2012.

s'exprime la condition humaine dans sa quotidienneté. Le philosophe ne doit pas se préoccuper de la pratique en partant « en vadrouille » en quête de nouvelles expériences. Il doit choisir ses lieux d'étude en fonction de leur aptitude à révéler les « structures permanentes de la condition humaine », définies comme la manière d'exister propre à l'homme. Dès lors, on ne peut comprendre l'homme, aux yeux de la philosophe, qu'en investissant le cadre de l'usine parce qu'il s'agissait à son époque de la forme dominante du travail. Les évolutions économiques et sociales qui ont affecté le monde du travail impliquent non de changer d'objet d'étude en abandonnant le travail mais de sélectionner le lieu d'observation qui est désormais le plus emblématique. Si la tertiarisation de l'économie a modifié la légitimité du choix de l'usine en tant que forme cardinale du travail, elle n'affecte en rien la légitimité du projet de Weil et sa conception du métier de philosophe qui est d'approcher au plus près les structures révélant la civilisation et non de rester « bien au chaud » dans les institutions universitaires. La clé du rapport entre Weil et Marx se trouve en partie dans cette conception du rôle du philosophe et dans le sens de l'engagement pratique qu'il doit manifester. Pour Alice Holt⁸ l'expérience du travail en usine se présente aux yeux de Weil comme un moyen de tester les thèses qu'elle avait développées sur la nature du travail et les conditions d'un travail non opprimant à partir de sa critique du marxisme. Pour Palle Yougrau⁹, Weil peut être qualifiée de philosophe « performative ». Elle a fait de son corps son matériau. Le philosophe et l'acteur politique désireux de réformer le travail doivent entrer en contact avec la réalité du terrain et se laisser informer par lui. Le refus de cette démarche invalide tout projet de réforme sociale et constitue l'une des clefs de l'opposition entre Weil et les cadres du marxisme :

Quand je pense que les grands chefs bolcheviks prétendaient créer une classe ouvrière libre et qu'aucun d'eux – Trotsky sûrement pas, Lénine je ne crois pas non plus – n'avait sans doute mis le pied dans une usine et par suite n'avait la plus faible idée des conditions réelles qui déterminent la servitude ou la liberté pour les ouvriers – la politique m'apparaît comme une sinistre rigolade¹⁰.

L'ambition de cet article est ainsi double. Il s'agit, d'une part, d'éclairer le rôle de la pensée marxienne dans la construction de la philosophie de

8. Holt Alice, « À la recherche du socialisme démocratique. La pensée politique de George Orwell et Simone Weil », *Esprit*, n° 8, 2012, pp. 69-91.

9. Yougrau Palle, *Simone Weil*, Londres, Reaktion Books, 2011.

10. Weil Simone, *Œuvres complètes*, t. II, vol. 2: *Écrits historiques et politiques. L'expérience ouvrière et l'adieu à la révolution (juillet 1934-juin 1937)*, Paris, Gallimard, 1991, p. 142.

Weil – les points de rencontre et d'affrontement entre Weil et le marxisme constituent en effet le fil directeur permettant de restituer toute son originalité aux réflexions que la philosophe consacre au travail – et, d'autre part, de souligner la portée supra-historique de la philosophie de Weil et de ses préconisations concernant l'organisation du travail. Loin d'être dépassées, la pensée de Weil comme celle de Marx sont particulièrement utiles pour interroger notre représentation du travail dans un contexte où il se présente à la fois comme un objet énigmatique, une « valeur en voie de disparition »¹¹ et un espace où la dignité de la personne humaine semble souvent niée.

Après avoir situé l'itinéraire de vie et de pensée de Weil et la place de sa rencontre avec le marxisme dans cet itinéraire, nous verrons comment elle « retravaille » les concepts marxistes d'exploitation et d'aliénation en vue de montrer la nécessité d'une nouvelle organisation du travail. Enfin, nous analyserons comment et pourquoi Weil substitue au projet marxiste de révolution du prolétariat la logique d'une réforme sociale s'appuyant sur la coopération de tous les protagonistes du travail.

136

WEIL ET LA RENCONTRE DU MARXISME

L'article de Thomas Dommange¹² peut constituer la référence de départ, dans la mesure où il analyse en détail l'évolution de la pensée de Weil dans ses rapports à Marx et aux marxismes. Et cette évolution est inséparable de son parcours de vie. Le lecteur de Weil ne peut qu'être surpris par l'aventure de cette jeune agrégée de philosophie qui, à l'âge de 23 ans, se rend en Allemagne (été 1932) pour comprendre la montée du nazisme et qui, à 25 ans, quitte le confort de l'enseignement pour se faire engager comme ouvrière sur presse dans les usines Alsthom, puis aux établissements Carnaud et Forges, et enfin comme fraiseuse chez Renault (1934-1935). Cet engagement dans le monde du travail est couplé avec un engagement politique fort. Weil joua en effet un rôle actif dans les syndicats alors même que ses écrits sont jalonnés de vives critiques sur leur incapacité à œuvrer efficacement pour la cause ouvrière. Militant pour l'avènement du Front populaire, elle participa également à la guerre civile en Espagne. Ainsi, loin d'être le signe d'un désir de pratiquer le tourisme géographique ou industriel, l'expérience de vie de Weil témoigne d'une conception forte du métier de philosophe. La philosophie n'est pas, selon elle, une réflexion théorique éloignée des tumultes du monde, mais une confrontation permanente avec l'action et avec les valeurs. Or le travail est action, ce qui justifie l'intérêt que Weil porte à cette expé-

11. Meda Dominique, *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, Paris, Champs-Flammarion, 1998.

12. Dommange Thomas, « Simone Weil : le marxisme hors de soi », art. cit.

rience vitale. Elle n'hésite pas à voir dans l'analyse du travail un champ à part entière de la philosophie, au même titre que la logique ou encore la philosophie des sciences¹³.

C'est cet itinéraire qui, selon T. Dommange, scande l'évolution des rapports de Weil à la pensée marxienne. Il est possible de résumer rapidement ces rapports en quatre propositions :

- Weil ne dialogue avec Marx que pendant une période déterminée, qui va de 1930 (textes pour les revues *Libres propos*, ou *L'Effort*, cours donnés à la Bourse du travail de Saint-Étienne) à 1937 (projets d'articles sur les contradictions du marxisme et sur les idées de révolution et de progrès) ;

- de 1930 à la fin de 1932, Weil établit un lien étroit entre le marxisme et la lutte syndicale ; dans ses textes sur la question syndicale, la théorie de Marx est constamment présente, et elle ne la discute pas ; la nécessité de concevoir un projet révolutionnaire lui semble évidente ;

- de 1933 à 1937, Weil revient sur cette « évidence », d'abord en considérant que l'idée de révolution est un simple rêve sans contenu (mémoire de 1934), étendant ensuite sa critique à l'ensemble du marxisme (fin 1937, elle répond à la question « Faut-il réviser le marxisme ? » pour une enquête réalisée par la revue *Essais et Combats* par cette phrase implacable : « On ne révisé pas ce qui n'existe pas, il n'y eu jamais de marxisme... »)¹⁴ ;

- ce « glissement brutal » ne s'explique pas par des considérations conceptuelles abstraites, mais par ce qu'elle découvre lors de son voyage en Allemagne, qui est la « la terre du marxisme ». Weil y observe « le manque de lucidité des organisations syndicales et l'impossibilité, pour la révolution prolétarienne, d'exister dans le monde réel. Par là, le marxisme est vaincu à la fois pratiquement et théoriquement »¹⁵.

Au total, la rencontre de Weil avec Marx dépasse la simple curiosité intellectuelle puisqu'elle la conduisit à élaborer ses deux principales œuvres : ses *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, écrit en 1934, juste avant son expérience ouvrière, et *L'Enracinement*, écrit en 1943 et laissé inachevé. Camus n'avait pas hésité à mettre en parallèle le projet de Marx et celui qui anima Weil, puisqu'il écrivait : « Depuis Marx, la pensée politique et sociale n'avait rien produit en Occident de plus pénétrant, de plus prophétique¹⁶ ».

Weil pense qu'il faut donner à la révolution des bases matérialistes qu'elle n'a pas avec Marx et les marxismes et c'est dans son expérience ouvrière qu'elle entreprend de les chercher. Dans la mesure où elle n'entend pas se contenter d'élaborer une théorie sociale déconnectée du réel, elle doit partager la condi-

13. Weil Simone, *Oppression et Liberté*, 6^e édition, Paris, Gallimard, 1955.

14. Citée par Dommange Thomas, « Simone Weil : le marxisme hors de soi », art. cit., p. 209.

15. *Ibidem*, pp. 212-213.

16. Présentation de l'ouvrage *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, cité dans Davy Marie-Madeleine, *Simone Weil*, Paris, Éditions universitaires, préface de Gabriel Marcel, 1956, p. 77.

tion des ouvriers pour être en mesure de comprendre leur souffrance, d'en cerner la cause et d'envisager des alternatives. L'apport de Weil est double. D'une part, elle renouvelle le cadre d'analyse de l'organisation du travail, en dépassant la question de l'exploitation et de la propriété capitaliste telle qu'elle est traitée par la philosophie marxiste traditionnelle. Ainsi, l'insuffisance des salaires n'épuise pas, bien au contraire, le problème de la souffrance ouvrière. Les conditions de travail, les rapports entre l'ouvrier et la machine, et entre l'ouvrier et les chefs, sont les premiers instruments d'asservissement de l'homme. D'autre part, à partir de son analyse, elle tente d'étudier les conditions de possibilité d'une transformation radicale de la société tout en refusant l'alternative d'une révolution marxienne. Elle s'intéresse ainsi aux conditions d'une organisation permettant un travail non servile.

Weil propose ainsi une relecture de l'analyse marxienne de l'aliénation du travail industriel en pointant ses insuffisances et ses illusions. Contrairement à Marx, qui voit les causes de l'aliénation du travailleur dans les structures du mode de production capitaliste, elle analyse l'aliénation comme une conséquence de l'organisation de l'activité de travail en elle-même. Mais il ne s'agit pas des seules divergences entre Weil et Marx : comme cela a été dit plus haut, elle a, durement, critiqué le marxisme dans les années 1930 et son « second grand œuvre », laissé inachevé, *L'Enracinement*, constitue selon son propre aveu une alternative à la « doctrine » marxiste¹⁷. Les points de rencontre et d'affrontement entre Weil et Marx s'articulent ainsi autour des concepts d'aliénation et d'exploitation.

WEIL ET LE « RETRAVAIL » DES CONCEPTS MARXIENS

Pour Marx comme pour Weil, le travail n'est pas une activité parmi d'autres mais une catégorie anthropologique. Le travail constitue pour ainsi dire l'essence de l'homme. Il s'agit de la seule activité, dans et par laquelle l'humanité s'acquiert et s'éprouve. Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx définit le travail comme « l'acte d'engendrement de l'homme par lui-même¹⁸ ». La métaphore bien connue de l'abeille et de l'architecte présentée par Marx dans *Le Capital* avant même la présentation de sa théorie de l'exploitation révèle le statut anthropologique du travail. Cette importance du travail dans la philosophie de Marx découle de l'héritage hégélien. Pour Weil, le travail est l'activité par laquelle s'exprime le mieux la condition humaine. On ne peut comprendre la civilisation qu'en investissant le cadre de l'usine, car seul le travailleur réalise la condition humaine. Par le travail, il met en ordre le monde en éprouvant sa nécessité, en se confrontant à sa nécessité. C'est pour cela que le travail est valorisé

17. Weil Simone, *L'Enracinement* est sous-titré « Plaidoyer pour une civilisation nouvelle ». Voir la préface aux *Œuvres de Simone Weil*, édition établie sous la direction de F. de Lussy, Paris, Gallimard, 1999, p. 1020.

18. Marx Karl, *Manuscrits de 1844*, traduit par E. Bottigelli, Paris, Éditions sociales, 1962, p. 144.

par Weil : il est ou plutôt il devrait être le lieu de l'accomplissement spirituel de l'homme et un lieu politique par excellence, car il est un lieu de confrontation et d'affrontement des valeurs.

L'importance que Weil et Marx attribuent au travail conduit ces deux auteurs à s'intéresser à son organisation concrète dans le cadre de l'usine. C'est sur ce point que Weil en vient à s'opposer à l'analyse marxienne. L'objectif de Weil est de parvenir à proposer une organisation où le travail deviendrait non seulement vecteur de richesse matérielle mais également source d'épanouissement individuel et collectif.

Weil voit dans la séparation radicale entre la pensée et l'action portée à son paroxysme par l'organisation scientifique du travail et le taylorisme la source originelle de la détresse des ouvriers. Elle salue d'ailleurs la justesse de raisonnement qui conduit Marx à condamner la séparation radicale du travail manuel et du travail intellectuel. Mais, pour Weil, la « barbarie » qui relègue l'homme au rang d'une machine inerte n'a pas pour fondement le régime de propriété capitaliste. L'oppression dont est victime l'ouvrier repose sur la structure de l'usine et non sur le seul régime de propriété. Est oppressive toute organisation politique ou sociale qui prétend limiter l'homme dans l'exercice de sa pensée. Si les ouvriers étaient propriétaires de leurs moyens de production, ils ne se sentiraient pas moins esclaves dans la mesure où ils doivent s'abstenir de penser pour enchaîner les gestes qui leur sont imposés par le bureau des méthodes. Tout n'est donc pas à jeter dans l'œuvre de Marx, aux dires de Weil. Il faut simplement s'attacher à décortiquer la source véritable de l'oppression, l'organisation du travail, qui a été masquée par la théorie économique de l'exploitation, laquelle est centrale dans la pensée de Marx puisqu'elle lui permet d'expliquer les mécanismes de l'oppression sociale dans la société capitaliste et qu'elle est la cause profonde de l'aliénation. Elle constitue le premier obstacle à l'émancipation des travailleurs.

Weil partage les analyses de Marx sur l'exploitation, mais concentre son attention sur l'aliénation – qu'elle préfère exprimer dans les termes de « pensée aliénée » – dont sont victimes les travailleurs. Les rapports hiérarchiques dans l'usine et le travail « rationalisé » nient la dignité humaine et « aliènent » les travailleurs ; l'aliénation qu'ils subissent ne leur permet pas de lutter contre l'exploitation, et c'est pourquoi la première condition de leur émancipation n'est pas l'appropriation globale des moyens de production, mais la transformation de la production, afin de leur permettre de se réapproprier leur travail. Pour que les ouvriers prennent conscience de leur situation et de la possibilité de conditions de travail authentiquement humaines, leur assurer un salaire plus important ne suffit pas. C'est en leur permettant de réinvestir la pensée mise entre parenthèses dans l'enceinte de l'usine qu'il sera leur possible de

transformer la société dans laquelle ils évoluent. Vouloir ramener la question de la condition ouvrière ou de la souffrance au travail à la problématique de l'exploitation condamnerait en quelque sorte l'ouvrier à conserver son statut d'esclave. C'est également une dérive héritée de la « monomanie de la comptabilité » : « La société bourgeoise est atteinte d'une monomanie: la monomanie de la comptabilité. Pour elle, rien n'a de valeur que ce qui peut se chiffrer en francs et en centimes¹⁹. » Ce repositionnement de l'origine de l'oppression sociale n'empêche cependant pas Weil de souligner la détresse matérielle dont les ouvriers sont victimes dans la société capitaliste. À cette détresse matérielle se surajoute le sentiment de n'être même pas humain puisque, pour la bourgeoisie, seuls ceux qui ont de l'argent sont dignes d'être des hommes. « Tu constatais tous les jours que seuls ceux qui avaient de l'argent dans leurs poches pouvaient, dans la société capitaliste, faire figure d'homme, réclamer des égards²⁰. »

Weil utilise assez peu le terme d'aliénation du travail. Elle évoque les contours d'une pensée aliénée dans laquelle l'ouvrier est devenu étranger à lui-même, mais elle préfère le terme d'oppression à celui d'aliénation, comme pour se démarquer de l'analyse de Marx. Il est vrai que même certains marxistes ont appris à manipuler ce terme avec précaution. « L'aliénation, en dehors de l'usage juridico-économique strict ou de son sens philosophique originel, qui ne sont marxistes ni l'un, ni l'autre, n'est qu'une notion confuse dont il conviendra de se défier²¹. »

Le travail est, pour Marx, l'activité par laquelle l'homme transforme la nature et s'objective par cette transformation. Le travail est objectivation, ce qui signifie que l'activité de travail implique nécessairement la production d'un objet, qui n'est pas nécessairement matériel. « Le produit du travail est le travail qui s'est fixé dans un objet, qui s'est chosifié, il est l'objectivation du travail ; la réalisation du travail est son objectivation²². » Cette réification dans l'objet est, selon Marx, une caractéristique essentielle du travail, qui se saisit dans le passage de l'activité du travailleur à l'inertie de l'objet produit. L'activité du travail s'achève et s'accomplit dans le produit du travail :

Dans l'acte de poser, [le travailleur] ne tombe pas de son « activité pure » dans une création de l'objet, mais son produit objectif ne fait que confirmer son activité objective, son activité en tant qu'elle est l'activité d'un être objectif naturel²³.

19. Weil Simone, *L'Enracinement*, dans les *Œuvres de Simone Weil*, édition établie sous la direction de F. de Lussy, Paris, Gallimard, 1990, p. 305.

20. Weil Simone, « Lettre ouverte à un syndiqué », dans *La Condition ouvrière*, notes et présentation par R. Chenavier, Paris, Gallimard, 2002, p. 358.

21. Bensussan Gérard et Labica Georges (dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, « Aliénation », Paris, Puf, 1985², p. 21.

22. Marx Karl, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 57.

23. *Ibidem*, p. 57.

Cette objectivisation n'est pas déstructurante en soi pour le travailleur mais, si elle s'accompagne d'une perte de l'objet produit et de son asservissement, elle devient aliénation.

Marx n'est pas l'inventeur du concept d'aliénation, qu'il reprend à Feuerbach et à Hegel pour en étendre l'usage au-delà de la sphère de la conscience religieuse²⁴. L'aliénation du travailleur telle qu'elle est définie dans les *Manuscrits de 1844* est un phénomène triple conduisant à rendre le travailleur étranger à lui-même. Selon Marx, le travailleur devient étranger aux produits de son activité qui lui sont retirés, il est étranger à son activité de travail elle-même et enfin il est étranger aux conditions de son activité qu'il ne maîtrise pas puisqu'il n'est pas propriétaire de ses moyens de production. Ces trois aspects de l'aliénation sont identifiés dans les *Manuscrits de 1844*²⁵.

Le travailleur devient étranger au produit de son travail car, dans le système capitaliste, l'essentiel de ce qu'il produit est capté par le capitaliste. Il travaille pour contribuer à l'enrichissement d'un autre. Seule une part est laissée au travailleur afin de lui permettre de reproduire sa force de travail : « Comme n'importe quel cheval, le travailleur doit gagner assez pour pouvoir travailler²⁶. » L'aliénation est ainsi analysée par Marx comme le fait pour le travailleur de devenir étranger à l'objet qu'il produit. Les interprétations relatives au sens profond de cette première dimension du concept d'aliénation divergent. Si Yvon Quiniou²⁷ assimile le concept marxien d'aliénation à l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste, pour Franck Fischbach²⁸, l'aliénation est avant tout un processus qui conduit à priver le travail de l'objet de son travail. Devenu étranger à l'objet de son travail, le travailleur devient étranger à son travail lui-même : « Le travail lui-même devient un objet dont le travailleur ne peut s'emparer qu'au prix des plus grands efforts et avec les interruptions les plus irrégulières²⁹. » Le statut de salarié devient la seule possibilité d'accéder au travail lui-même. Il devient dès lors un objet de convoitise et de rivalité, exacerbée dans les périodes de pénurie de l'emploi. Sur ce « marché de l'emploi », le travailleur n'est rien d'autre que le porteur d'une capacité abstraite de travail, purement subjective car séparée de l'objet produit. Mais il est également contraint de travailler. Il n'a pas le choix de vivre autrement. « Le travail de l'ouvrier n'est pas un travail volontaire mais contraint, c'est un travail forcé³⁰. » Ainsi le travailleur est pour ainsi dire amputé de l'objectivité de son propre être.

24. Voir sur ce point Fischbach Franck, « Activité, Passivité, Aliénation. Une lecture des *Manuscrits de 1844* », *Actuel Marx*, n° 39, 2006, p. 13.

25. *Ibidem*, p. 8.

26. *Ibidem*, p. 12.

27. Quiniou Yvon, « Pour une actualisation du concept d'aliénation. », *Actuel Marx*, n° 39, 2006, pp. 71-88.

28. Fischbach Franck, « Activité, Passivité, Aliénation Une lecture des *Manuscrits de 1844* », art. cit., p. 29.

29. *Ibidem*, p. 54.

30. *Ibidem*, p. 60.

Enfin, l'aliénation du travailleur se perçoit également dans la non-maîtrise de ses conditions de travail, car il n'est pas propriétaire des moyens de production. Cependant, les relations unissant l'aliénation et la non-propiété des moyens de production sont assez complexes dans la pensée marxienne. Marx précise ainsi dans les *Manuscrits de 1844* : « Si la propriété privée apparaît comme la cause, la raison du travail aliéné, elle est bien plutôt une conséquence de celui-ci³¹. » L'aliénation sous ce triple aspect conduit à rendre le travailleur totalement indifférent aux besoins objectifs les plus élémentaires et à accepter des conditions de vie qui seraient considérées comme indignes pour tout animal³².

Si l'aliénation n'est pas un concept clé dans la philosophie de Weil, le processus qui pousse un travailleur à perdre tout sentiment de sa dignité et de ses droits en se contentant de n'être qu'un automate de chair même en dehors de l'espace de l'usine est fort bien décrit par la jeune philosophe dans *La Condition ouvrière*³³. Soumis à des cadences et des règles qu'il ne maîtrise nullement, contraint sans relâche d'effectuer encore et encore les mêmes micro-gestes qui lui sont imposés par la machine, l'ouvrier devient un prolongement de cette machine qui le contrôle, un simple automate destiné à satisfaire les contraintes de la recherche d'un profit maximum. Le taylorisme, en séparant irrémédiablement la pensée et l'action, pousse à son apogée le travail aliéné. Ainsi, pour A. Holt³⁴, le concept de déracinement serait une réinterprétation weilienne du concept marxiste d'aliénation. « Processus automatique d'intégration à une communauté par le biais du lieu, la naissance, la profession, l'entourage³⁵ », l'enracinement est essentiellement défini par son contraire, le déracinement qui se traduit par une sorte de dépossession de soi induite par la perte du passé. Dans *Expérience de la vie d'usine*, Weil précise que le déracinement est surtout un mal touchant les prolétaires, un produit de leurs conditions de travail. La rationalisation du travail et ses cohortes, l'hyper-segmentation de l'activité, la monotonie et la dépossession du droit de penser, contribuent à déraciner l'ouvrier en cherchant à effacer les traditions et les compétences héritées pour leur substituer le savoir de l'expert du bureau des méthodes.

L'ouvrier ne sait pas ce qu'il produit, et par suite il n'a pas le sentiment d'avoir produit, mais de s'être épuisé à vide. [...] Aucune intimité ne lie les ouvriers aux lieux et aux objets

31. Marx Karl, *Manuscrits de 1844*, op. cit., p. 67.

32. *Ibidem*, p. 102.

33. Weil Simone, *La Condition ouvrière*, op. cit., p. 82.

34. Holt Alice, « À la recherche du socialisme démocratique. La pensée politique de George Orwell et Simone Weil », art. cit.

35. Weil Simone, *L'Enracinement*, dans les *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1057.

parmi lesquels leur vie s'épuise, et l'usine fait d'eux, dans leur propre pays, des étrangers, des exilés, des déracinés³⁶.

WEIL: LA VOIE DE LA RÉFORME CONTRE LA RÉVOLUTION

Il est possible de voir dans la critique radicale du taylorisme une différence substantielle entre la pensée de Weil et celle de Marx. En insistant sur la responsabilité de la division entre travail intellectuel et travail manuel dans l'oppression des travailleurs³⁷, Weil vise implicitement la volonté taylorienne de définir, indépendamment et préalablement à celui qui l'effectue, le travail d'autrui qui n'aura, sans penser, qu'à l'exécuter. D'une certaine manière, Weil s'oppose moins à Marx lui-même sur ce point qu'au marxisme postérieur à la révolution russe. Il faut rappeler en effet qu'après avoir critiqué durement le taylorisme, affirmant qu'il n'était qu'un moyen pour augmenter l'exploitation des ouvriers, Lénine reconnût rapidement son admiration pour son efficacité et luttera contre les anarchistes notamment pour l'introduire dans les usines russes en soutenant que le taylorisme était un immense progrès pour la science. En effet, Lénine considérait que l'ouvrier industriel russe était un « mauvais travailleur » comparativement aux ouvriers des pays capitalistes occidentaux. C'est ainsi qu'une des dimensions de la guerre civile entre anarchistes et bolcheviques en 1921 concernait l'organisation du travail industriel, la « victoire des bolchéviques » aboutissant au paroxysme du stakhanovisme³⁸. Comment ne pas voir dans les critiques qu'adresse Weil au marxisme une prise de position dans cet affrontement? Il est dès lors compréhensible qu'elle se pose la question : comment parvenir à l'émancipation des travailleurs autrement que par la voie soviétique défendue par le « marxisme orthodoxe » de l'époque?

Weil s'éloigne de Marx pour ce qui concerne non seulement le diagnostic de la détresse ouvrière mais aussi la solution à y apporter. Et elle n'hésite pas à fustiger l'idée fantasmagorique de révolution. Marx définit le processus révolutionnaire comme un basculement brusque et radical à l'origine d'une rupture dans la continuité des événements historiques³⁹. Weil, en revanche, ne semble pas concevoir le remplacement d'un régime par un autre comme l'effet d'une rupture brutale, notamment pour la

36. Weil Simone, *Œuvres complètes*, t. II, vol. 2, *op. cit.*, pp. 298-299.

37. T. Dommenge note que cette formule est répétée à maintes reprises par Weil. Dans le numéro du 19 décembre 1931 de *L'Effort*, OC, t. II, vol. 1, p. 69; dans le numéro du 5 février 1933 dans *Le Travailleur de l'enseignement*, *art. cit.*, p. 197; ainsi que deux fois dans l'article « Allons-nous vers la révolution prolétarienne? » déjà mentionné, *art. cit.*, pp. 273 et 277. D. Chenavier note en outre dans son livre que : « On n'en finirait pas de donner les références des passages dans lesquels Simone Weil assigne [...] à la révolution [...] le but primordial d'abolir cette division » (*op. cit.*, p. 256). Citons seulement à titre d'exemple la fin de l'article « Allons-nous vers la révolution prolétarienne? » dans lequel Weil écrit : « Le seul espoir du socialisme réside dans ceux qui, dès à présent, ont réalisé en eux-mêmes [...] cette union du travail manuel et intellectuel qui définit la société que nous proposons » (OC, t. II, vol. 1, p. 280).

38. Quetzola Jean, « Le Chef d'orchestre à la main de fer. Léninisme et Taylorisme », *Le soldat du travail, Recherches*, n° 32/33, 1978, pp. 12-19.

39. Marx Karl, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1968, p. 59.

condition des travailleurs. L'émancipation des hommes est, selon elle, toujours limitée et n'est que l'effet de lentes transformations. En outre, une révolution qui ferait passer la propriété des moyens de production entre les mains des travailleurs ne remettrait pas en cause la subordination de ceux qui exécutent à ceux qui organisent le travail. Au contraire, Weil redoute que la révolution prolétarienne s'appuyant sur les évolutions technologiques ne conduise à consolider la caste des bureaucrates et leur pouvoir sur l'ouvrier.

À l'idée dangereuse et illusoire de révolution, Weil préfère les contours d'une réforme sociale destinée à minimiser la division du travail en s'affranchissant de la séparation absolue entre travail manuel et travail intellectuel. Ainsi, la transformation première et essentielle à entreprendre porte sur l'organisation du travail. L'objectif est de réduire la division du travail dans laquelle se cristallisent les rapports de classe et de permettre aux travailleurs de reprendre le pouvoir « sur eux-mêmes ». Il est important qu'ils ne soient plus subordonnés ni aux machines industrielles ni aux prescriptions du bureau des méthodes. Il faut transformer la « structure de l'usine » et les moyens de production afin que les individus puissent agir méthodiquement, et donc raisonnablement, le plus souvent possible.

Weil se démarque une fois de plus de Marx en proposant une véritable méthode d'action sociale.

Il apparaît ainsi une nouvelle méthode d'analyse sociale qui n'est pas celle de Marx, bien qu'elle parte, comme le voulait Marx, des rapports de production ; mais au lieu que Marx, dont la conception reste d'ailleurs peu précise sur ce point, semble avoir voulu ranger les modes de production en fonction du rendement, on les analyserait en fonction du rapport entre la pensée et l'action⁴⁰.

L'émancipation des travailleurs ne doit pas et ne peut pas s'obtenir par un affranchissement total du travail. L'idée marxiste de l'instauration d'une société idéale où les hommes seraient pour ainsi dire « débarrassés » de l'obligation de travailler est une illusion dangereuse. Certes, Weil peut comprendre qu'il s'agit là, à bien des égards, d'une illusion douce, car jusqu'à présent le travail a été mal conçu, mal dirigé et, dans la pratique, il est bien souvent synonyme de négation de la pensée, pour les travailleurs manuels en particulier. Mais « une vie d'où la notion même de travail aurait à peu près disparu, serait livrée aux passions et peut-être à la folie »⁴¹.

40. Weil Simone, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 111-112.

41. Weil Simone, *Oppression et Liberté*, 6^e édition, Paris, Gallimard, 1955, p. 114.

La révolution, si elle avait lieu, ne devrait donc pas signer l'entrée dans une civilisation post-laborieuse qui signifierait la destruction de l'homme. L'enjeu n'est pas, pour Weil, de révolutionner la société mais de réformer l'organisation du travail pour permettre à l'homme de trouver sa place et d'exercer sa liberté dans et par le travail. Cette réforme doit résulter d'une réflexion menée par les acteurs du travail dans toute leur diversité et devrait permettre d'aboutir à une forme d'organisation du travail qui produise richesse matérielle et bien-être spirituel.

La lecture de Marx, de son analyse des causes de l'aliénation du travail et de son projet social, a nourri la philosophie sociale de Weil. Cette philosophie est riche d'enseignements politiques. Si l'œuvre de Weil ne peut être intégrée à l'histoire du marxisme, ses interrogations constituent en quelque sorte une forme de prolongement des intentions de Marx. Car son ambition va bien au-delà d'une simple amélioration des conditions de travail : il s'agit de transformer radicalement l'organisation du travail pour permettre aux travailleurs de devenir libres et proprement humains. Parallèlement, Weil fait de Marx et des marxismes une sorte d'adversaire afin de souligner le réalisme et la pertinence de son propre projet. Les reproches qu'elle formule à l'encontre du marxisme pourraient être adressés quasiment en l'état à l'encontre du socialisme moderne, qui a abandonné l'idée de permettre à chacun de se réaliser soi-même dans des œuvres utiles à tous. L'analyse de Weil met ainsi en lumière le manque d'ambition et de lucidité des projets économiques et sociaux portés par les différents acteurs politiques français et plus généralement européens. Elle rejoint ainsi les analyses du marxisme ouvert de Trentin, lequel s'oppose radicalement à toute forme de technocratie et place la démocratie au cœur de toute perspective de changement politique, social ou économique. On ne peut qu'être frappé par la communauté d'inspiration qui caractérise la pensée de Weil et celle de B. Trentin et leur volonté commune de placer le travail et son organisation au cœur de tout projet de réforme sociale.

La philosophie de Weil et sa critique du marxisme sont également riches d'enseignements sur le plan épistémologique. En effet, comment pourrait-on véritablement penser son travail sans instaurer comme condition préalable un dialogue entre les « savoirs savants » de ceux qui pensent le travail des autres et les « savoirs non savants » de ceux qui travaillent effectivement ? De nombreuses tentatives, initiées par exemple par les ergonomes de l'activité, par la socio-psychanalyse ou par la démarche ergologique, constituent sur ce plan une réponse à l'injonction de Weil et une remise en cause de toute coupure radicale entre le travail intellectuel et le travail manuel. La séparation entre ceux qui sont habilités à penser le travail, d'une

part, et ceux qui ne peuvent que l'exécuter, d'autre part, n'a pas de sens pour ces projets puisque toute connaissance du travail ne peut émerger que d'un échange entre les acteurs du travail et les « experts » disciplinaires.

Ainsi, la lecture de Weil et ce qui l'oppose au marxisme ne sauraient conduire à un constat pessimiste sur l'organisation du travail et ses pistes d'amélioration. Il ne s'agit pas de reléguer la vision de Weil au rang d'une utopie mais plutôt de mesurer ce qu'il nous reste à entreprendre sur le plan de l'organisation du travail et de sa connaissance. Car seul peut être qualifié de socialisme démocratique « une forme de vie matérielle dans laquelle n'interviendraient que des efforts exclusivement dirigés par la pensée claire⁴² ». ■

42. Weil Simone, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, op. cit., p. 109.